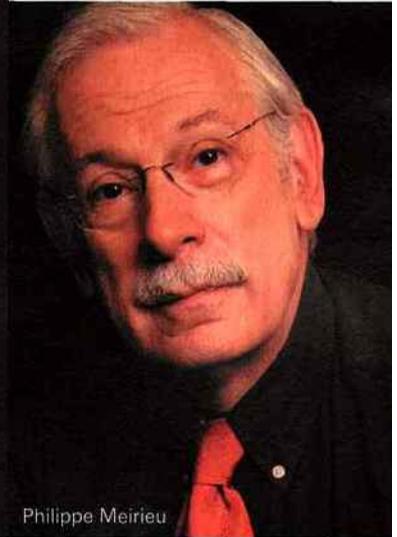


livres

éducation

débat de rentrée



Philippe Meirieu

Maladies de l'école, à chacun

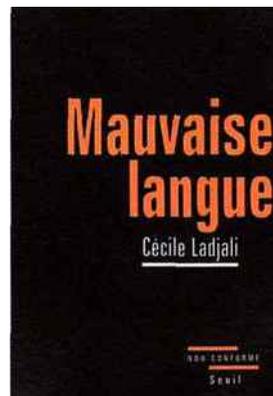
Faut-il sauver les lettres ou les êtres ? L'école se délabre-t-elle ou ne va-t-elle pas si mal ? D'Alain Finkielkraut à Philippe Meirieu, de Cécile Ladjali à Charlotte Nordmann, le débat s'enflamme. Même Jamel Debbouze s'en mêle...

On la croyait enterrée, la voilà relancée. La « querelle de l'école », pour reprendre le titre de l'ouvrage collectif dirigé par Alain Finkielkraut, fait son retour. La victoire de Nicolas Sarkozy, dont le discours de campagne de Maisons-Alfort dénonçait les effets du « relativisme intellectuel et moral » de Mai 68 à l'école où « le dessin de l'enfant [vaut] celui de Michel-Ange » semblait pourtant entériner le triomphe du camp « républicain » et confirmer l'atonie des militants de la « pédagogie ». Il n'en est rien. Ces derniers ont même choisi d'en appeler au « devoir de résister », comme l'explique Philippe Meirieu, professeur à l'université Lyon-II. Incarnation pour ses ennemis de la révolution « cuculturelle » à l'école, accusé de mélanger « Bach et le rap, les mangas et Albert Camus, le théorème de Pythagore et les résultats du PMU », Philippe Meirieu montre que « les contempteurs du pédagogisme défendent la culture en faisant preuve, en matière pédagogique, d'une sidérante inculture ». Et de rappeler Jules Ferry lui-même qui défendait les méthodes d'éducation nouvelle qui consistent, « non plus à dicter comme un arrêt la règle à

l'enfant, mais à la lui faire trouver » (2 avril 1880). Plus grave encore que cette méconnaissance historique, les critiques du « soi-disant pédagogisme » font, selon Philippe Meirieu, « peser sur notre démocratie un terrible danger ». Derrière la critique de l'égalitarisme, c'est l'égalité qui serait visée. Une « haine de la démocrate », pour reprendre la formule du philosophe Jacques Rancière, se cacherait donc sous les pamphlets qui, comme celui de l'agrégé de lettres Michel Leroux, raillent le passage jargonneux « de l'élève à l'apprenant ». Au nom d'une remise en cause du tournant sémiotique pris par l'enseignement du français (déjà dénoncé par Tzvetan Todorov dans

La Littérature en péril, Flammarion, 2007), Michel Leroux affirme de son côté que « la vraie pédagogie se moque de la pédagogie ».

Un point de vue que ne renierait sans doute pas Alain Finkielkraut. Préfaçant le recueil des débats de « Répliques », l'émission de France Culture qu'il anime avec un brio partisan, l'essayiste se demande si les élèves d'aujourd'hui sont encore à même de comprendre la lettre du résistant Guy Môquet, fusillé en 1941 à l'âge de 17 ans, dont la lecture a été rendue obligatoire par Nicolas Sarkozy. A travers des débats passionnés entre Dominique Pasquier et Catherine Henri ou François Dubet et Natacha Polony, Alain Finkielkraut réfléchit « à quels enfants allons-nous laisser le monde ». Et de s'interroger : « L'âge de la scolarisation généralisée n'est-il pas aussi celui où un nombre croissant de Français deviennent étrangers à leur propre langue ? » Le risque est réel, affirme l'enseignante et romancière Cécile Ladjali, pour qui « le malaise de la jeunesse est qu'elle semble être de moins en moins en possession d'une syntaxe, d'un vocabulaire riche et varié ». En « professeure élitiste », l'écrivain reproche aux « instances dirigeantes » d'enfermer les jeunes

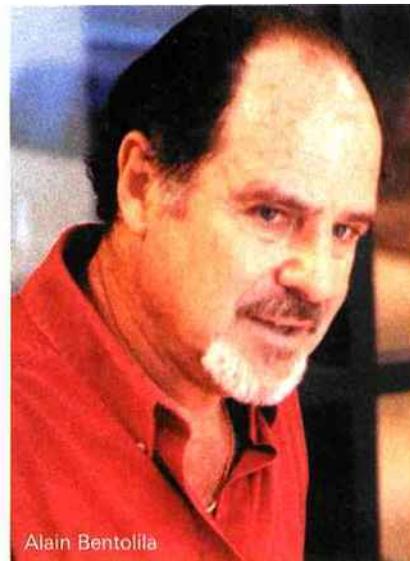




Alain Finkelkraut



Charlotte Nordmann



Alain Bentolila

Jean-Luc Vallet / Frédéric Stucin / Marie-Paule Nègre - Métis

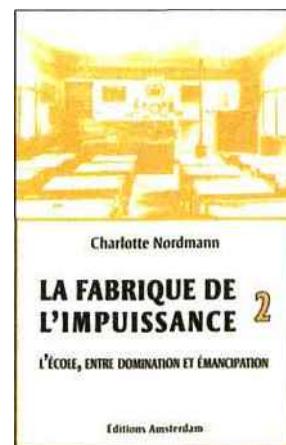
ses remèdes

dans une « mauvaise langue » et une « culture banlieue » par démagogie et culpabilité mal placée. Du combat contre la fracture linguistique aux propositions politiques, il n'y a qu'un pas. Que franchit une nouvelle fois Alain Bentolila, linguiste écouté des instances dirigeantes dont les analyses sont pourtant convergentes avec celles de Cécile Ladjali. Puisque l'école est le lieu « où l'on vient apprendre ce que parler veut dire », celle-ci doit chan-

ger afin d'inventer une nouvelle politique scolaire articulant « *préceptorat gratuit à domicile* » dans les ZEP, et « *instauration d'entretiens obligatoires avec les parents chaque trimestre* ».

Mais tout va-t-il si mal? L'économiste et sociologue Eric Maurin ne le pense pas. Enquête internationale à l'appui, il s'attache à montrer les « *bénéfices de la démocratisation* » et notamment ceux du collège unique si décrié. Se défendant de vouloir chanter « un

hymne naïf à la démocratisation scolaire », l'auteur veut combattre le retour d'un nouvel « *aristocratism* » et « *malthusianisme* » selon lesquels il faudrait – par élitisme ou fatalisme – ne plus « *ouvrir les portes du système éducatif à des catégories qui jusqu'ici n'y avaient pas ou rarement accès* ». Mais pourquoi, alors que la scolarité prolongée améliore le sort des élèves tout au long de leur vie, sont-ils si nombreux à la rejeter, se demande-t-il? Parce que l'école « *fabrique de l'impuissance* », explique Charlotte Nordmann, professeure et philosophe : « *Impuissance des élèves, dépossédés de tout rapport autonome aux savoirs et à la pratique de l'écriture ou de la parole. Impuissance des professeurs, (...) dépossédés des moyens de faire que la machine fonctionne autrement, ravalant sans cesse un sentiment persistant d'absurdité. Impuissance des parents, qui attendent beaucoup de l'école sans comprendre pourquoi elle est largement incapable de remplir ses promesses.* » D'où la nécessité de repolitiser la question scolaire afin de sortir de la tristesse qui envahit les préaux et les salles de classe. C'est précisément une certaine joie qui accompagna Marie-Pierre Degois et Aline Peignault, lors-



qu'elles surent s'investir de façon si singulière en tant que professeure de français et principale au collège Youri-Gagarine de Trappes (Yvelines), de 1990 à 1996. Et Jamel Debbouze, qui préface leur ouvrage, ne s'y est pas trompé. Ancien élève de ce « *collège fou-fou-fou*, cet « *enfer scolaire* » peuplé de « *têtes brûlées* », il reconnaît avoir été sauvé par ces femmes, ces deux « *louves* » qui ont su aller « *au contact* » et même « *dépasser le cadre scolaire* » pour gagner le cœur et la raison des élèves les plus réfractaires. L'opinion dominante poursuit son hégémonie, prétendant que l'école fabriquerait des crétins tant qu'on n'y rétablit pas toutes les hiérarchies. Mais, comme le disait Jean-Luc Godard, c'est aussi « *la marge qui tient la page* ».

Nicolas Truong

■ La Querelle de l'école,

ALAIN FINKELKRAUT (dir.), Stock/Panama, 250 pages, 17,50 €.

■ De l'élève à l'apprenant et autres pamphlets,

MICHEL LEROUX, éditions de Fallois, 155 pages, 19 €.

■ La Pédagogie : le devoir de résister,

PHILIPPE MEIRIEU, ESF, 96 pages, 9,90 €.

■ L'École, les Belles et la Bête,

ALINE PEIGNAULT ET MARIE-PIERRE DEGOIS, Chronique sociale, 287 pages, 12,80 €.

■ Urgence école (17 propositions),

ALAIN BENTOLILA, Odile Jacob, 240 pages, 21,90 €.

■ Mauvaise langue,

CÉCILE LADJALI, Seuil, 208 pages, 16 €.

■ La Nouvelle Question scolaire,

ERIC MAURIN, Seuil, 252 pages, 19 €.

■ L'École entre domination et émancipation,

CHARLOTTE NORDMANN, éditions Amsterdam, 128 pages, 8 €.